

## Remarques agnostiques sur les causes passéistes autant qu'enfouies d'un conflit du non-dit.

Un certain nombre de « mots » ont été utilisés par les médias et les hommes politiques, mais non par les savants, dans la phase actuelle de ce conflit centenaire — si l'on part des accords Sykes-Picot — et millénaire — si l'on remonte aux temps bibliques. Or tout le monde sait que la taxinomie crée ou encore, comme le chantait Cheikh Imam, les mots sont amers...

Ces locutions galvaudées nécessitent quelques éclaircissements ethno-psychiatriques et analytiques : par exemple, lorsqu'un ministre de la Guerre, ex-ministre des Cultes, explique aux Français que la France n'est en guerre contre **personne**, cela signifie que « nous » n'avons plus d'ennemi (le communisme est mort, le khomeinisme aussi, échec et mat : al-Cheikh Mat...) et donc que « l'entre-nous » n'a plus besoin/capacité/nécessité de taxinomier un Ennemi principal. On peut donc bombarder la Mésopotamie et faire du passé table rase : il n'y a rien ni personne en ces lieux a-historiques. Opération plus grave dans sa profondeur que dans son apparence : peu importe au fond cent mille morts irakiens... mais l'origine de l'Occident est là, à Ur avec Abraham : c'est cette liaison-là avec ce passé-là qui est détruite ; or cela n'a pas d'importance, car les enfants « occidentaux » laminés par la « civilisation Mac Donald » ne savent pas qui est Abraham...

C'est en effet le mot « Occident » qui me paraît avoir été le plus galvaudé.

Si l'Occident, « *c'est la Bible plus les Grecs* » selon le mot heureux d'Emmanuel Levinas, alors l'islam et le Proche-Orient sont en Occident grâce et à cause de Bagdad mais aussi de Cordoue et de Maïmonide et d'Ibn Tufayl et de tous les péripatéticiens et mystiques juifs et musulmans d'Andalousie et d'ailleurs.

Si l'Occident, c'est le bloc militaro-bureaucratco-industriel pétrolier, alors l'URSS est dans cet Occident-là, mais pas moi.

Je voudrais donc partir d'une autre lecture, tout autre, pour quitter l'espace d'un instant la vulgarité matérialiste de la rente pétrolière et celle plus triviale du

prix du brut brent et du dollar sur lequel est écrit « In God we trust » (J'espère que Dieu ne lit pas l'anglais...)

Je voudrais poser une autre question puisque nous n'arrivons pas à résoudre celles-ci depuis un siècle : et si l'Occident était ailleurs, en nous, *limes* et *barzakh* par exemple, ou s'il passait dans ce petit vallon de Cargese (Corse) où deux églises se font face, une latine, une grecque, parce que la véritable fracture fut — au temps des Croisades — le schisme des Églises d'Orient... Et si le centre du monde était entre Jérusalem/al-Qods et Mekka, sur l'axe du monde — *Sûratu al-ard*. Là où Abraham a posé sa tête et là où il apporta la pierre de Lune... Là où la jument du Prophète prit son appui pour le *mi'râj*, l'Ascension, là où les juifs honorent les restes du Temple à quelques pas du Sépulcre et de tant d'autres lieux, là où Azrafil viendra sonner la trompette ultime autant que fatale...

En effet, opposer l'Occident à l'Islam est constitutif d'un renouvellement constant de la coupure dans l'imaginaire occidental (qui a déjà eu bien du mal à accepter ses origines juives) mais pas de la réalité : nous le savons à travers l'extraordinaire double lecture des Croisades, justement bien décryptées depuis quelques années et objet de travaux féconds : elles furent une période d'extraordinaire fécondité.

Alors il faut peut-être remonter plus haut encore et jusques aux textes fondateurs et à la Bible et au Coran dans lesquels on trouve tous les « mythes » classiques autour du paradigme « Romulus et Remus » : Abel et Caïn, Joseph vendu par ses frères, sans oublier Esaü, et bien sûr ce couple maudit Ismaël et Isaac...

Je propose donc, plutôt que de discuter une fois de plus depuis la chute de l'Empire ottoman et son dépeçage par les Puissances, des frontières sûres et définitives des États-nations de la région, d'enfermer à Hebron/Kiriath Arbaa, dans le tombeau des Patriarches (Abraham, Ismaël, Isaac et Jacob — futur Israël qui au fond trompe son père et vole son frère, ce qui est somme toute moins grave que de le tuer mais justifie la suite...), cent rabbins, cent imams, cent curés (prêtres ou pasteurs) ou des savants en commentaires, herméneutique et exégèse, au choix, comme cela se fit pour la Bible des Septante ou par Uthmân pour la vulgate coranique. On les emmurerait dans le tombeau avec un trou pour leur passer un peu d'eau salée et ils n'en sortiraient que lorsqu'ils se seraient mis d'accord sur un certain nombre de points, faisant ainsi ce « *travail de deuil des deux côtés* » dont parle Freud. Par exemple, sur le débat fantasmagorique des enfants d'Abraham qui s'entretuent au nom de la Révélation depuis deux ou trois millénaires.

En effet, tout semble commencer avec ce curieux personnage qui quitte Ur, ville située entre les deux fleuves (Mésopotamie) : Avram devenu Abraham avant de devenir Ibrahim al-Khalil, s'il s'agit bien du même ! Celui à qui « Dieu » fit quelques promesses et avec qui il passa un pacte (*Mithâq*) sans cesse renouvelé ; il pose sa tête sur le rocher et pérégrine vers le Jourdain...

Tout, dans le récit biblique, n'est que persécution de Frères-selon-l'esprit par

les Frères-selon-la chair sauf quand c'est l'inverse ! et le Rire de Sarah (Is hac) traduit la plénitude ambiguë du dessein de « Dieu » comme en réponse à l'énormité du Big-Bang (*Fiat ! Kunt ! Ruh !*) à moins que ce ne soit que l'éclat de rire du Tao. A moins que Chouraqui ait raison de traduire tout cela par « Matrie », comme si le monothéisme avait la tentation constante de revenir à la Déesse-Mère, à Lillith, à Apis, à Isis, alors que ses trois fondateurs — Moïse, Jésus, Muhammad — révoquent en doute leur parenté et n'ont pas de descendance mâle dans des sociétés agnatiques et patrilineaires...

C'est pourtant lors de la mort d'Abraham que les deux frères-fondateurs, séparés par les vicissitudes de la vie, vont se retrouver. La Bible décrit bien leur situation géographique ainsi que leur descendance (Gen. 25, 12-15) et leurs alliances, leur mariage, leur condition... et leurs mères ! Et quelles mères !

Mais si tout le monde est d'accord sur le sens de l'holocauste (Dieu teste la fidélité d'Abraham et l'animal sacrifié remplace la victime humaine avant d'être perpétué par le rituel eucharistique), les interprétations diffèrent pourtant sur bien des points : ni le lieu (Mont Moriah ou Mina) ni même le fils sacrifié ne concordent. Pourtant, la logique du récit fait d'Ismaël l'aîné et sa mère Agar, la « Misrit » est chassée par sa maîtresse jalouse lorsqu'enfin (après le sacrifice ?) elle enfante à son tour par miracle, étant donné son âge et celui d'Abraham.

Et pourtant les commentateurs juifs accusent (déjà !) Ismaël d'avoir *ri* une fois de plus, c'est-à-dire l'accusent d'idolâtrie, de fornication et de meurtre. (Sur ce point, la Bible de Chouraqui (Éditions Lidis) donne de précieuses indications. Sa présentation a le mérite de bien poser le problème du statut des deux fils dans les trois interprétations alors que Denise Masson, par exemple <sup>1</sup>, néglige les sources juives. En échange de l'exil de ce fils, Abraham promet « une grande nation, issue » du fils de la servante et Dieu (IL/LUI) l'entendra — c'est le sens du nom « Ishma'El » —).

Le Coran, lui, ne relate que les temps fort (*awqât*) de la vie des Prophètes antérieurs et ne parle ni de Sarah, ni de Agar ; il ne donne pas le nom du fils sacrifié.

Il cite dix-sept fois Isaac, qualifié de « Prophète parmi les Justes », et douze fois (dans les sourates médinoises, c'est-à-dire tardives) le fils chassé. Ismaël n'est vraiment associé à son père, plein de remords, que dans la construction de la Kaaba. Plus exactement, le père et le fils purifient la place et re-construisent le Temple, ils fondent la *millat Ibrâhîm*, expression qui revient huit fois dans le texte. Abraham est donc *Hanîf*, musulman avant le Sceau.

Au début de l'Islam, l'opinion est que le fils sacrifié est Ishâq : Ibn Qutayba, Tabarî, Tha'âlibî, Ma'arrî, Qurtubî, Kisâ'î, etc jusqu'à Ibn Khaldûn lui-même.

Même Ibn 'Arabî dans le *Fuçûs al-Hikam* consacre quatre fois plus de pages à

1. *Monothéisme coranique et monothéisme biblique. Doctrines comparées.* Desclée de Bouver.

Isaac qu'à Ismaël qu'il classe en « *sagesse élevée* » (*al—'aliyya*) alors que son cadet est en « *sagesse de la vérité* » (*al-haqqiyya*), ce qui est beaucoup plus fort.

C'est au XII<sup>e</sup> siècle seulement que les auteurs vont basculer avec Zamakhshari et surtout Baydâwî qui deviendra l'auteur officiel des madrasa.

Les chrétiens tireront de toute cette expérience l'Annonce du sacrifice suprême et chacun y voit l'Annonce de la nouvelle Alliance. Comme cette affaire dure depuis Caïn (« *lorsqu'avec ses enfants vêtus de peaux de bêtes, échevelé livide au milieu des Tempêtes, Caïn se fut enfui de devant Jehovah...* »).

Il serait temps que tous les clercs-sachant-les-Écritures nous disent si cette Histoire a vraiment un sens. Le statut de Jérusalem en dépend : ce qui n'est pas la moindre des questions en suspens.

Mais surtout qu'enfin des voix autorisées s'élèvent pour rappeler par contre cette simple vérité historique : quel qu'ait été le statut des juifs dans le Dar al-Islam, il a toujours été meilleur que celui que leur octroya la chrétienté et il ne me paraît pas possible de mettre sur le dos du peuple palestinien ce que l'Europe a fait au peuple juif : c'est là le moins que l'on pourrait proclamer à la face de tous les antisémites, surtout ceux qui sont pro-israéliens et qui se débarrassent ainsi à bon compte de leur culpabilité, faisant ainsi d'une pierre deux coups. Ce n'est pas parce que nous n'avons plus d'ennemis qu'il faut se tromper d'ennemi principal.

Bruno ÉTIENNE